

Jemmapes et sa région



Tout sourire

La photographie ci-contre a été réalisée à Jemmapes il y a quelque soixante-cinq années.

Quant au visage de ce garçonnet d'une dizaine d'années, largement souriant sous son béret et bien emmitouffé dans son manteau, vous l'avez peut-être (déjà) reconnu: il était descendu de son Rocher constantinois, pour rendre visite à ses grands-parents des rives du Fendek, qui tenaient boutique de tissus rue du 8ème-de-Ligne; et il était loin de se douter, à l'époque, que lui - petit Gaston - serait, un jour, une des vedettes internationales du "show business"... pas plus que son grand-père ne pouvait imaginer, lui, que cet enfant troquerait son patronyme de Ghenassia pour celui de Macías, prénom: Enrico.



La toubiba de Gastu

En 1918, la jeune bachelière Solange Barjavel - née à Aix-en-Provence en juillet 1897 - décrocha un certificat de mathématiques physique et chimie, "cé-same" qui lui fut bénéfique pour son admission à la faculté de Médecine de Montpellier, faculté dont elle sortit, en 1926, ayant en poche son diplôme de docteur en médecine.

Médecin! C'était encore une profession d'homme en ces années-là.

Tout naturellement, il lui sembla judicieux de s'installer dans sa ville natale, en précisant, sur la plaque posée contre la porte d'entrée de son cabinet médical: "Maladies des enfants".

Las! Au fil des semaines puis des mois, les résultats ne se révélèrent pas à la hauteur des espérances.

Fort heureusement pour elle, se produisirent, peu après, des retrouvailles avec une amie de lycée mariée à un professeur de physique à la faculté d'Alger; de ce couple, elle apprit que le Gouvernement général de ces territoires qui prolongeaient la France au sud de la mer Méditerranée, recrutait du personnel de Santé, et, notamment, des médecins dits "de colonisation".

Une activité de ce genre, c'était - à l'entendement de Solange - la sécurité d'un emploi fixe et assuré; aussi, sa décision fut rapidement prise de faire, au plus vite, acte de candidature auprès des autorités gouvernementales de l'Algérie, terroir qui, jusqu'à ce jour, n'avait constitué que le cadet de ses soucis.

Quelques jours plus tard, parvint la réponse suivante:

"Alger, le 12 février 1928
"Mademoiselle la Doctoresse

"J'ai l'honneur de vous informer que - par arrêté de ce jour - je vous ai nommée médecin de colonisation de la 4ème classe, et affectée à la circonscription ordinaire de Gastu.

"Vous jouirez, en cette qualité, d'un traitement annuel de 14.000 francs; de plus, s'ajouteront l'indemnité algérienne de 25% et celle de 8%. Ce traitement courra à partir du jour de votre installation dans vos nouvelles fonctions.

"Je vous prie de prendre vos dispositions pour rejoindre votre poste le plus rapidement possible.

"Veuillez agréer, Mlle la Doctoresse, l'assurance de ma considération respectueuse.

"Le Maître des Requêtes au Conseil d'Etat, secrétaire général du gouvernement".

Le 7 mars 1928, Solange embarqua sur le "Gouverneur Général Lépine" et, le lendemain, découvrit Philippeville. S'enquérant de liaison avec Gastu, elle eut cette réponse très précise: "En début d'après-midi, un car effectue chaque jour le trajet Philippeville, Jemmapes, Gastu, Guelma et retour.

● suite page 5



● Haut de page, à droite, Solange Barjavel, jeune médecin de colonisation de quatrième classe à Gastu, au début des années 30.

● Ci-contre, carte de la vaste circonscription médicale de la toubiba.

Ultime convoi

Le samedi 17 mars 1849 à 10 heures du matin, sous la direction du capitaine adjudant major Gendre, du 24^{ème} de Ligne, assisté de M.M. de Héricourt, officier d'Administration, et Camboulis, chirurgien sous-aide, un dix-septième et dernier convoi de Parisiens à destination des colonies agricoles d'Algérie prend le départ du quai Saint-Bernard sous les fionfions des musiciens du 18^{ème} régiment de la Ligne.

Voyage non sans drames! c'est ainsi qu'en aval du pont de Valvin, près de Fontainebleau, désobéissant aux ordres donnés, le jeune Joseph Vallet, 16 ans, neveu du gantier Jean Philippe Lucas et de son épouse Marie, monte sur le toit d'une péniche, rendu glissant par le brouillard, tombe à l'eau et se noie sans que son corps puisse être retrouvé.

Fait nouveau: cet ultime convoi est moins riche en Parisiens que les précédents, car il doit se grossir, lors de son escale au confluent de la Saône et Rhône, de 230 âmes supplémentaires recrutées à Lyon.

Pour certains de ces partants lyonnais, leur liste porte parfois la mention "par ordre supérieur" sans faire la distinction entre ceux qui sont dans la misère la plus atroce, et ceux qui ont été jugés indésirables à la suite des troubles révolutionnaires de février.

La majeure partie de ces colons doit peupler le cercle militaire de Guelma - l'Algérie vit encore sous le régime du sabre - avec 19 familles "franciliennes" et 21 lyonnaises pour la colonie d'Héliopolis, tandis que celle de Milésimo recevra 17 familles originaires d'Ile-de-France et 48 recrutées dans la capitale des Gaules.

Arrivé là, le lecteur pourra se demander ce que cette information vient faire dans notre bulletin jemmapoïse.

C'est que ce convoi "lanterne rouge" comprend aussi des colons inscrits sur les listes des seize convois précédents mais qui n'ont pas pu, il y a quatre mois, prendre le départ: ils sont 42 à destination de Jemmapes.

De ceux-ci, nous savons fort peu de choses et seuls ont pu être répertoriés les Lesage, famille composée de quatre personnes: le père prénommé... Prudence, 48 ans (inscrit sur les listes de départ comme pharmacien), son épouse née Virginie Jésupet (de deux ans l'aînée de son époux), une fillette de 10 ans prénommée Prudence comme son père, enfin, un garçon de 16 ans répondant curieusement au nom de François Navarro et dont il n'est pas précisé s'il est le fils de dame Virginie et né d'un précédent mariage de celle-ci.

De Lyon, part également - bien qu'originaire de Franche-Comté - une famille Chapuis dont descendent aujourd'hui nos amis Auguste et Maurice.

Embarquement sur le paquebot rhodanien "Le Sirius" pour gagner Marseille, et, là, entassement à bord de la frégate à vapeur "L'Infernale" puis cap sur Bône où, cinquante-six heures plus tard, a lieu la dispersion des uns et des autres vers les divers terroirs de résidence.



Chères cigognes

Un nid sur la mosquée, un nid sur la mairie,
un autre sur l'église, un autre sur l'école,
l'échassier noir et blanc, au ciel de Berbérie,
offre son port altier de hiératique idole.

A sa gent cigogneau d'école ou de mosquée,
à sa tendre couvée de mairie ou d'église,
zélée, maman cigogne apporte des becquées
de couleur ou d'aspic, exquise friandise!

Tant pis si, par hasard, au-dessous, quelquefois,
un casque, une chéchia, voire un crâne tartasse
ignorant que l'oiseau vient de lâcher sa proie,
imprudemment - et sans qu'on lui crie: "Balek!" - passe!

Choit, aussi, du bois mort glané ou arraché
au pied d'un olivier accablé de vieillesse,
ou la fiente expulsée sur des endimanchées
attardées en causette, au sortir de la messe!

En l'observant postée dans son nid de sarments,
on est parfois choqué que cette sentinelle
muette ose, soudain, entonner longuement
- sa tête chavirée - des refrains de crécelle.

Or, si craquette ainsi la cigogne, en son nid,
c'est pour dire, à l'intrus qui guignera sa place:
"La scape ou la pigna, pas d'embrouillaminis",
le claquoir ajoutant: "Balek! gare à la casse!"

Mais on peut voir aussi le couple enamouré
se livrant, bec sur bec, au jeu des castagnettes,
et, sous l'oeil des badauds, par l'élan attirés,
faisant ouvertement plus que conter fleurette!

Puis voici que cigogne, à forts brassages d'air,
plumage à tous les vents, aérienne, s'envole,
monte très haut, très haut, le corps en croix, légère,
planant jusqu'au soleil qui lui fait auréole.

Mais on dit que, la nuit, à cette heure où tout dort,
juchée sur le clocher, vive, sans gêne aucune,
allongeant bec et cou, gloutonne, elle dévore
- n'en laissant qu'un croissant - les deux tiers de la lune.

Logement du taudis au "château"

Ce soir-là, la Toubiba dormit chez le maire, mais, dès le lendemain, elle eut un toit dans un logement provisoire qui serait le sien jusqu'à la finition de la maison que l'on construisait à son intention.

On accédait à ce modeste logis par un jardinet dans un angle duquel s'élevait un néflier. Dans un autre angle, une cabane de bois faisait office de toilettes, comme dans toutes les maisons du village.

C'est dans ce logis que Solange fit, d'une pièce indépendante, son cabinet médical. Par ailleurs, un couloir un peu large servit de coin cuisine, au bout duquel un escalier en colimaçon menait à deux chambres situées à l'étage. Bien sûr, pas d'électricité ni de chauffage dans cet abri provisoire que remplacerait bientôt le bâtiment tout neuf qu'on visita ensuite.

Et là, le contraste entre les deux logis était tel que la bâtisse neuve devint tout de suite "le château" du médecin, majestueusement implanté qu'il était au beau centre du village.



En fait, sa conception se révélait plutôt assez simpliste. Au centre, un long et rectiligne couloir central de seize mètres traversait l'habitation dans toute sa longueur. Deux portes d'entrée, à chacune des extrémités de ce couloir, donnaient sur deux rues parallèles. De part et d'autre, se répartissaient les diverses chambres et la cuisine...

Il y avait aussi une salle de bains avec baignoire et lavabos, et des toilettes séparées - un luxe pour l'époque.

De part et d'autre du couloir - côté église - deux chambres deviendraient, l'une salle d'attente, l'autre cabinet de consultation.

En moitié de sous-sol, se trouvaient aussi une buanderie avec lavoire, une cave et l'emplacement pour une automobile.

Electricité, eau courante, chaudière à bois et cheminée dans quelques pièces présentaient un certain confort.

Mais, déjà, avant même d'utiliser ce "château", la doctoresse s'attela à un rythme de travail soutenu.

Le mercredi d'abord - jour de marché à Gastu - de l'aube au milieu de l'après-midi, le cabinet médical ne désemplait jamais, et un simple sandwich dut suffire à accompagner la très courte pause de midi.

Le jeudi allait être ensuite le tour de Roknia où un local permettait de suivre l'importante clientèle.

Bénéfique fut très vite - après les expéditions en voiture à cheval, l'utilisation d'une berline à quatre places dont M. Breyse avait conseillé l'achat et qui couvrait facilement les quarante kilomètres séparant les deux villages.

Le lundi, deux fois par mois, ce serait aussi Jemmapes où la clientèle se partagerait avec un confrère qui, lui, résidait dans le village même.

Et puis, tout au long de chaque semaine, il y aurait à effectuer des visites à la demande dans tel ou tel coin plus ou moins éloigné du territoire, vers des mechtas où - au-delà des routes praticables - il faudrait terminer le trajet à dos de mulet...

Et cela allait durer plus d'une trentaine d'années, jusqu'en 1962...

● Documentation extraite de l'ouvrage "La Toubiba" de Jean-Louis Marazzani. Editions "Carrefour du net". En vente (19 euros plus port) chez l'auteur "Enclos des Arts A 11" 7 avenue de Castelnaud 34090 Montpellier.

Consultations

Le mercredi, jour de marché à Gastu, les personnes qui venaient consulter la Toubiba étaient nombreuses, des femmes presque essentiellement. Elles se regroupaient dans la salle d'attente assez petite, s'y entassaient littéralement, occupaient non seulement les quelques sièges qui s'y trouvaient mais encore s'asseyaient à même le carrelage.

Le couloir, quant à lui, était bondé, et il fallait se frayer un passage au milieu des malades, voire enjamber ceux qui étaient plus ou moins allongés sur le sol. Le bruit devenait insupportable: il était dû aux cris et aux pleurs des enfants, au bavardage des femmes entre elles. C'était un lieu privilégié de rencontres, un "dernier salon où l'on cause" - à voix haute bien sûr.

"Cette situation me gêne considérablement quand je consulte dans mon cabinet, constatait Solange, je dois même intervenir à plusieurs reprises pour demander le calme. Par ailleurs, la promiscuité des patientes au contact les unes des autres est propice à la transmission des maladies".

Les consultations terminées, la salle d'attente et ses abords nécessitaient un nettoyage et une désinfection approfondis, les conditions d'hygiène non respectées présentant des risques pour les patients.

Cette salle d'attente initiale n'étant plus adaptée à sa fonction, une cloison finit par être abattue, permettant, par la même occasion, d'agrandir la salle à manger adjacente qui devint alors, pour la famille, un endroit où il faisait bon séjourner et se détendre.

Dans l'entrée, la portion de couloir permettant l'accès au cabinet médical fut isolée du reste de l'habitation. Il devint un espace, réduit certes, mais qui put offrir la possibilité, à quelques patients des plus fragiles, d'attendre, à l'abri des intempéries, dans un confort très relatif. L'auto-discipline n'étant pas toujours respectée, il convenait, parfois, d'intervenir pour remettre un peu d'ordre.

Tous les mercredis, c'était donc l'affluence aux abords de la maison, et il n'était pas rare de voir, se pressant à proximité de la porte d'entrée, une cinquantaine de personnes - parfois plus - dans l'attente de consulter le médecin.

Parfois, les familles entières, parties de chez elles à la pointe du jour, venaient se faire examiner. Elles avaient parcouru de longues distances à pied depuis leurs mechtas, ou s'étaient déplacées avec leurs propres moyens de locomotion: voitures à cheval pour les plus aisés, chevaux, mulets ou bourricots pour les autres.

Une assemblée, bruyante - colorée dans tous les sens du terme - patientait ainsi, dans une cacophonie indescriptible où se mêlaient les cris des animaux, les interpellations à voix haute d'un groupe à l'autre, les pleurs et cris des enfants, les rires sonores, tonitruants, les discussions animées dont le ton montait...

Quelquefois, des disputes commençaient à éclater.

La toubiba de Gastu

Effectivement, elle se mêla à la population bigarrée du véhicule et quitta la ville par sa rue principale que bordaient des arcades sous lesquelles se devinaient des commerces.

Et ce fut, pour le véhicule lourdement chargé, la montée vers le col de Bissy puis la descente vers Jemmapes.



Là, Solange fut reçue par M. Jaulme, l'administrateur principal de la Commune mixte - son autorité hiérarchique locale - déjà prévenu de son arrivée.

L'administrateur lui souhaita la bienvenue en Algérie et l'informa qu'il serait son hôte jusqu'au lendemain, le temps de régler les formalités de prise de fonctions.

C'est alors que l'administrateur lui précisa: "La circonscription de Gastu est très étendue: elle englobe plusieurs villages, Roknia, Gallieni, Auribeau, Lannoy, LaRobertsau, et Gastu qui se trouve à peu près au centre, puis il ajouta:

"Pour le transport, je pense qu'il conviendra de vous organiser..."

"Je ne vois pas d'autre solution, dit le nouveau Toubiba, que celle d'acquiescer un véhicule automobile..."

A quoi l'Administrateur répliqua: "C'est une sage décision".

Le lendemain, Solange Barjavel emprunta, à la gare de Jemmapes, le fameux tortillard à voie métrique Bône-Mokta-Saint-Charles qui mit cinquante minutes pour la mener en gare de Gastu, et, là, l'attendait le maire de la commune.

"Bienvenue parmi nous, lui dit Auguste Bresse, je suis très heureux de vous recevoir, et je peux vous dire que notre village vous attend avec impatience."

Une voiture attelée d'un cheval les attendait car Gastu se trouve à trois kilomètres de cette gare isolée en pleine campagne.

Solange, impatiente de connaître son nouveau cadre de vie, découvrit progressivement un paysage vallonné et verdoyant, plutôt agréable, où se remarquaient de très nombreux oliviers - une des richesses de la commune, car, sauvages, ils avaient été greffés.

Tout d'un coup, à la sortie d'un virage, parurent les premières maisons d'un village perché sur la colline dominant la route: c'était l'aboutissement de son long et fatigant voyage.

Le véhicule se mit à gravir lentement la rue caillouteuse menant vers la demeure du maire au seuil de laquelle l'accueillit la maîtresse de maison.



Après une collation, se sentant un peu remise, Solange n'eut qu'un désir: faire un petit tour à pied dans le village, et, sur le champ, le maire s'offrit à lui servir de guide.

"Gastu, demanda Solange, pourquoi ce nom?" A quoi M. Bresse répondit:

"Gastu a été créé le 23 juin 1860, avec un regroupement de population dont mon grand-père et mon père faisaient déjà partie. Son nom est celui de Joseph Gastu, un général de l'armée d'Afrique né à Banyuls des Aspres, près de Perpignan. Il s'est distingué par ses faits d'armes et ses qualités d'administrateur de la région de Constantine, ville où il mourut en 1859, un an avant la création et la dénomination de notre patelin".

Au centre, l'église occupait une place privilégiée sur un grand espace arboré planté principalement de pins et de mûriers.

Proches de ce sanctuaire central, elle trouva, dans un même alignement, trois bâtiments: la gendarmerie, édifice imposant à deux étages, avec sa cour intérieure, son écurie pour une demi-douzaine de chevaux et ses tours d'angle garnies de meurtrières; puis l'école communale avec un appartement pour l'institutrice à l'étage et la grande et unique salle de classe au rez-de-chaussée, le tout ceinturé par une cour à deux niveaux dont le plus élevé comportait un vaste préau; enfin, un bureau de Postes avec un logement de fonction.

"Hormis quelques bâtiments publics, dit le maire, il y a peu d'habitations réparties autour de ce centre fonctionnel, et elles sont presque toutes occupées par des Européens. C'est d'ailleurs une particularité de Gastu, alors que, dans les localités voisines, les communautés sont beaucoup plus mêlées; mais il y a aussi de nombreuses fermes d'Européens, aux environs, qui dépendent de nos services"...

En haut à droite, le général Gastu dont le nom fut donné au village. A gauche, M. Auguste Bresse, maire de la commune de Gastu. Au-dessous, M. Jaulme, administrateur en chef de la commune mixte de Jemmapes. Ci-contre, à gauche, la Toubiba dans son automobile à l'arrière de laquelle ont pris place Henriette Bresse surnommée Youyou et sa sœur Geneviève surnommée Véva, l'une et l'autre filles de M. Henri Bresse, frère du maire de Gastu.

Le petit monde de ma grand-mère Sophie

Dès mon plus jeune âge, le dimanche après-midi, nous rendions visite à ma grand-mère Bonnet, rue Barral, plus précisément le tronçon de rue qui montait vers le bordj de la Commune mixte, l'autre tronçon se situant de l'autre côté de la rue Nationale.

Quel bonheur, pour moi, d'aller retrouver mon "monde des grands-mères", mesdames Corgia, Pascal, Didier, Perret, Teuma et Lauzières. Cette dernière étant dotée d'un vaste embonpoint, se trouvait assez gênée dans ses mouvements et c'est à ma mère qu'elle avait recours pour couper les ongles de ses orteils.

Uniformément, toutes étaient vêtues de robes noires, signe de veuvage. Toutes aussi étaient parées de chignons blancs bien tirés; seule de toutes, ma grand-mère avait conservé une chevelure poivre et sel.

Aucune, en tous cas, n'était victime de la maladie d'Alzheimer comme le sont beaucoup de personnes, de nos jours.

Peut-être, ces dames n'étaient-elles pas toutes des "mamies"... peu importe. De toutes manières, me trouver en leur compagnie était le moment de la semaine que j'appréciais le plus fortement car il y avait tant et tant de choses à glaner, entre les histoires du passé et les découvertes de la vie.

Avec ma grand-mère Sophie, j'étais attirée par les histoires de son enfance dans ses Hautes-Alpes natales; elle en avait conservé le charmant accent méridional.

Native de la vallée du Champsaur, elle évoquait cette lointaine époque où, pieds dans la neige, les populations allumaient des torches, la nuit, pour écarter les loups. Elle m'apprenait également des chansons en patois, que chantaient les enfants à l'occasion des festivités de village.

Lors de leurs réunions auxquelles il m'était donné d'assister - puisque "la petite" était là - ma grand-mère Sophie et mes autres grand-mères (dont j'ai oublié le prénom si je l'ai jamais su) considéraient qu'il était de leur devoir de m'initier aux futurs ouvrages quotidiens, cependant que maman accompagnait mon frère Georges qui allait au cinéma.

Sous la souriante et patiente surveillance de ces dames, que d'écheveaux furent, alors, mis en pelote grâce à mes petits bras qui s'appliquaient à s'écarter, bien droits, pour maintenir ces écheveaux, tandis que les mamies s'attelaient à la formation de grosses boules de laine ou de coton.

Que de fois, au lendemain de la guerre - des couvre-lit de coton ne furent-ils pas défaits pour être transformés en chaussettes ou en culottes!

Ainsi, ce sont toutes ces mamies jemmepoises qui m'ont communiqué leur goût pour l'ouvrage manuel (crochet, tricot, macramé) et provoqué mon attirance pour les vieilles dentelles; aussi, il est regrettable, aujourd'hui que me voilà, à mon tour, devenue une mamie-que je ne puisse les remercier pour mon apprentissage à manier les aiguilles.



Outre mes visites à mon monde de grands-mères, j'obtenais parfois l'autorisation d'aller voir tata Marthe et tonton Sauveur Di-Napoli, un petit peu plus haut dans la rue Barral.

Surveillée de loin par mon cercle de mémées - vigilantes malgré leur vue déclinante - je montais vers le bordj de la Commune mixte, toujours les pieds sur le trottoir et serrée au plus près du mur au cas où une "voiture-à-crottin" se serait permis de lâcher son chargement odorant à ce moment-là, sait-on jamais.

Une fois parvenue à bon port, je découvrais un autre univers que celui de mes mamies: le commerce de mon oncle, les sages conseils de couture de ma tante Marthe, le jardinage chez leurs voisins Ménétrier.

Sur le chemin du retour, je n'omettais pas de faire un gracieux salut aux deux demoiselles Prouzergues - Marcelle et Clairette - qui avaient presque le même âge que mes mamies. Grandes et minces de ligne, elles étaient toujours coiffées de grandes capelines de paille.

De retour à la maison de grand-mère Sophie, j'allais faire le tour de son petit "jardin de curé" où les héliotropes, pieds d'alouette, pavots, gueules-de-loup ou roses semblaient jouer à qui serait la plus belle.

Ainsi, les conseils de jardinage récoltés dans le quartier me permirent de comprendre les secrets du monde végétal et l'art de pratiquer taille, bouturage, semis et transplantations.

C'était l'école de la vie, et il n'était pas nécessaire d'avoir recours à quelque documentation livresque que ce soit.

Comme les fleurs de leurs petits jardins, ma grand-mère et ses voisines se sont éteintes, sans doute fières d'avoir pu transmettre un peu de leur savoir à une fillette qui saurait tirer profit des heures d'apprentissage passées en leur compagnie dans un paisible petit coin de quartier jemmepois.

Nostalgie du temps passé devenue joie de pouvoir, à mon tour, transmettre ces acquits ancestraux à mes petites-filles Oriane et Sylane.

France-Hélène
NUBLAT DI-NAPOLI

De la cave aux prairies

A Auribeau, lorsque se précisait la fin des vacances scolaires, arrivait l'époque où je pouvais aller rejoindre mon père à la cave, pendant et après les vendanges, pour voir comment évoluait la vinification dans les immenses cuves où, un jour, un ouvrier avait trouvé la mort à cause de vapeurs éthyliques qui s'en dégagèrent.

Il y avait là des recoins aux formes étranges qui contournaient la base des cuves: c'était comme sous les marches des escaliers en colimaçon. Et puis j'adorais sentir cette odeur de vinasse.

J'ai toujours ignoré où papa allait chasser le sanglier; par contre, j'ai su où il traquait le gibier pour y être allée une fois... et une seule, par ma faute, à son grand regret parce qu'alors, chaque fois qu'il tenait un oiseau dans son viseur, je me mettais à battre l'air avec mes bras, de sorte que le volatile s'enfuyait à tire-d'ailes... si bien que mon cher papa finit par vite comprendre mon stratagème et se jura de ne plus m'emmener avec lui. J'ai bien regretté, alors, la stupidité de mon comportement.

A défaut d'accompagner mon père à la chasse, j'adorais le suivre quand il allait aux champs. Là, par exemple, lorsqu'il avait terminé de tondre l'herbe avec sa faux, il l'amoncelait, à puissantes élévations de sa fourche, dans la grande carriole attelée, non pas du mulet, mais des deux chevaux qui partageaient notre écurie avec une vache laitière et, plus tard, avec une truie gagnée lors de la tombola, à la fête de mon école.

Lorsque papa avait chargé la grande carriole de cette belle herbe grasse et si parfumée, il me juchait tout en haut du tas, pour mon plus grand plaisir, et - une fois passée mon appréhension de me retrouver si haut - il m'abandonnait les rênes; j'étais alors très heureuse et très fière de passer devant la maison de la Cantonnière où résidaient mon condisciple Amor et sa famille parce que monsieur Roussel, qui était le chef cantonnier de la commune, avait laissé la disposition de cette maison à la famille d'Amor, bien qu'elle ait été un peu isolée du village, au-delà de la cave, derrière la voie ferrée.

Elyette FILLOZ

● **Armande MACHURON**
25, rue Jean-Macé
03400 Izaure

C'est des suites d'un cancer du canal du cholédoque que Charley, mon époux (descendant de la famille Losson, de Bayard) est décédé, l'affection s'étant brusquement déclarée le 2 janvier 2012. Malgré de nombreux soins, son organisme n'a pu résister à ce mal implacable.

● **Antoine FRASSATI**
64 rue des Chantiers
78000 Versailles

Ci-dessus, voici quelle est notre nouvelle adresse, ayant déménagé mais sans avoir quitté Versailles.

Fille de Charles Frassati, receveur des Contributions à Jemmapes, ma sœur Christiane y était née le 1er février 1934 et y avait vécu jusqu'au 2 juin 1938. Par la suite, elle résida en Corse, à Bastia.

Nous avions aussi un frère aîné, Guy, né à Bône le 13 septembre 1920, qui a effectué ses études primaires à l'école de Jemmapes dont le directeur était M. Durand; peut-être des nonagénaires se souviennent-ils de lui, étant donné qu'il avait 16 ans lorsque nous avons quitté Jemmapes. Il est décédé à Bastia en 1964.

● **Jean-Noël GREST**
402 rue du Tir
65300 Lannemezan

Les pages sur l'oued Fendek, parues dans le dernier numéro m'ont rappelé qu'à Grebissa, nous pêchions de petits poissons et bien souvent des grenouilles. Là, j'avais accompagné mon grand-père à la pêche, et je me souviens y avoir vu outre des barbeaux de belle taille, de ces grosses tortues d'eau douce, qui faisaient hurler le grand-père quand elles s'approchaient trop près du bouchon.

Ma mère, en sa maison de retraite "Les Fougères" de Lannemezan, se porte bien. On peut l'y voir, prise en charge, à l'accueil, par les secrétaires, et, "employée en qualité de comptable", elle se plaît au milieu des dossiers et des ordinateurs, et son état de santé paraît plus léger pour tout le monde.

● **Elyette FILLOZ**
"La Licorne" A1
97 rue des Genevriers
83100 Toulon

J'ai eu les larmes aux yeux et le cœur gros en lisant l'article sur nos oueds. Ce pays me manquera toujours tant il est ancré dans mes tripes. Pourtant, je n'avais que quatorze ans et presque quatre mois lorsque je l'ai quitté, depuis le port de Philippeville. Ne voulant pas voir ce cher pays s'éloigner, j'avais tourné le dos, et - à un moment donné - je me suis retournée pour lui dire mentalement: "Je reviendrai". J'avais le cœur en miettes et ne pouvais arrêter mes larmes...

● **Francine BARNET**
3 rue Volta
06400 Cannes

Passionnante lecture que l'histoire de notre Fendek dans le précédent bulletin. Voici un fait relatif à cet oued. Mon arrière-grand-mère Virginie Chenivresse, veuve, en premières noces, de Victor Bastian (décédé après sa rencontre imprévue d'un lion) avait épousé, en secondes noces, Jacques Blanc, qui disparut en des circonstances tragiques. Alors qu'il accompagnait au cimetière, en janvier 1895, un habitant de Lannoy, le cercueil qu'il portait avec d'autres hommes fut entraîné par l'eau boueuse du Fendek dont la crue charriait des branchages et des cadavres d'animaux. Jacques se jeta à l'eau pour retenir la bière qui partait sous la violence du courant. Victime d'une pneumonie après cette aventure, il décéda le 8 janvier 1895, et Mamée, veuve une seconde fois, le demeura jusqu'au terme de sa longue vie.

Aux beaux jours, les flots du Fendek étant plus apaisés, les fanatiques de la pêche en ramenaient des barbeaux qui faisaient le bonheur des chats, d'autres des anguilles.

● **Thérèse BADARACCO**
4 rue Buffon
31270 Villeneuve Tolozane

Pour une monographie sur Barral, berceau de mes ascendants maternels, merci à qui pourrait me procurer des documents.

● **Joëlle GREST**
10 rue du Mesnil
44880 Sautron

Mon père, mon frère et moi sommes nés à Philippeville, mais mon grand-père Paul Julien Grest est né à Jemmapes. Sur le site "geneanet" <http://gw2.geneanet.org/gres?lang=fr>, j'ai essayé de reconstituer les familles ayant vécu à Jemmapes. Je recherche notamment les Grest et les Vacca, nés à Jemmapes et leurs descendants.

● **JEMMAPES ET SA RÉGION**
440 route de Vulmix, A 36
73700 Bourg St-Maurice

On nous demande des éclaircissements sur une coutume que les habitants de nos villages auraient eue, naguère en Algérie. On recevait une statuette de la Vierge dans une petite boîte qui se transmettait de maison en maison. On était très fier de l'avoir chez soi pour quelques jours, tandis qu'elle effectuait le tour du village. C'était un honneur. Qui s'en souviendrait?

● **Mohamed ALIOUA**

Azzaba
Je passe le salut de mon papa Rachid Alioua aux Jemmapois en France et surtout à Mme Nublait, ainsi qu'à toutes les personnes qui collaborent au journal. Je travaille dans une société italienne à Tiquentourine.

● **André DEYME**

50 rue Gabriel Péri
95670 Marly la Forêt
Ma grand-mère Hélène Palenc me racontait la peur qu'elle avait eue, avec sa mère, alors qu'à Lannoy, tout brûlait autour d'elles, dans les années 1880. Elles s'étaient réfugiées sur le château d'eau, leur habitation ayant brûlé, similaire aux gourbis connus dans notre enfance. Elle était née le 25 janvier 1865 à Philippeville et elle décéda, âgée de 85 ans, le 18 août 1950, à la mine de El Halia où elle séjournait chez ma tante Louise Revoli. Ses parents, Dionisius Weixel et Regina Johann, étaient, tous les deux, originaires de la Bavière.

Nous avons appris avec tristesse le décès de

- **Christiane FILIPPI née Frassati**, 78 ans, le 09 07 2012 à Porto-Vecchio (20); épouse de Francis; mère de Jean-Michel et Christian; grand-mère d'Emilie; sœur et belle-sœur d'Antoine et Anne-Marie Frassati.

- **Charley MACHURON**, 84 ans, le 31 07 2012 à Moulins (03); époux d'Armande née Petitier; père et beau-père de Philippe et Brigitte née Roy; grand-père de Rémi et Caroline; arrière-grand-père de Mathias et Noé; frère de feu Geneviève, épouse d'André Garric, René et Odile née Petitier; les feux Maurice et Pierre Biétry, Christian et Michelle née Clair.

- **Roger SULTANA**, 64 ans, le 16 01 2013; frère de Jean-Paul, Guy; Gérard, Yvan, Pierre, Anne, Marie, Hélène et feu Brigitte; fils des feux Joseph Sultana et Yvette née Ricard.

Nos cordiales condoléances aux familles plongées dans l'affliction.

● **Huguette RICARDI**. Dans l'annonce de son décès parue dans notre dernier numéro, ont été omis les prénoms de ses petits-enfants Ludovic, Audrey et Bérénice, nés de son fils Jean-Louis Bonello.

NAISSANCES

Nous avons appris avec une très grande joie la naissance de:

- **Charlotte CONDOMINAS**, le 21 12 2012; fille de François et Anne-Sophie née Le Mouel; petite-fille de Martine et Philippe; arrière-petite-fille de feu Robert Condominas et Hélène née Courarie-Delage, elle-même petite-fille de feu le couple Gouvert.

- **Thomas BESLY**, le 25 12 2012 à Chambray-les-Tours (37); fils de Vanessa née Latkowski et Christophe; petit-fils de Martine et Didier Besly, Aline et Olivier Latkowski; arrière-petite-fille de Pierre Latkowski et feu Annette née Mougeot.

Tous nos vœux aux nouveau-nés félicitations à tous les leurs.

● Liste close le 5 avril 2013.



● **Jacqueline Potier** 17 rue Jean-Cocteau 69330 Meyzieu

A l'initiative de mon frère René-Georges - né à Jemmapes en 1945, à l'époque où notre père y était gendarme - des retrouvailles familiales ont eu lieu, pour Pâques, à "La Grande Garenne", en Sologne, à une trentaine de kilomètres de Bourges, dans le domaine appartenant à la fédération "Maginot" des anciens combattants. Nous étions quarante cinq. Aînée de la famille, je me trouve au centre de la photographie, reconnaissable à mon manteau noir et blanc. A ma droite, Sandrine, ma fille, puis sa sœur Claudine dont le mari (vers la droite) met sa main devant une partie de son visage. Devant moi, ma fille Laure, agenouillée, et, derrière moi, à ma gauche, mon frère Jacques né à Jemmapes en 1943. A la gauche de la dame au foulard bleu, mon fils Luc (écharpe blanche) et, tout à gauche de la photographie, en chandail jaune verdâtre, Serge, le benjamin.